



connaissance des ARTS

biennale

Les plus
beaux objets
des antiquaires

face-à-face

Van Gogh
et Monticelli

contemporain

Dans l'atelier
d'Antony Gormley

Mantegna au Louvre
l'événement de la rentrée

M 05525 - 663 - F: 7,60 €





texte Myriam Boutouille
photos Thierry Malty

Le staff sort de sa chrysalide

Pour le tout nouveau bar Ladurée de la rue Lincoln, à Paris, la créatrice Roxane Rodriguez a fait appel à des artisans d'art chevronnés, dont la société SOE Stuc & Staff, qui a su réaliser ses rêves en trois dimensions.

Roxane Rodriguez aime inventer des lieux hors du temps. La benjamine des antiquaires, qui défendait les créations Napoléon III dans sa galerie de la rue de Seine, de Fourdinois aux artisans de la maison de l'Escalier de cristal, a été très marquée par la fin du film 2001 : l'Odyssée de l'espace de Kubrick, où l'on voyait une commode XVIII^e dans un espace blanc futuriste. Depuis son premier chantier de décoration, pour le salon de thé Ladurée rue Bonaparte en 2002, cette brune au caractère bien trempé n'a de cesse de faire basculer des décors anciens vers le moderne. « Cela m'amuse beaucoup d'être ambiguë sur la notion du temps, de faire une relecture des siècles passés », dit la jeune femme, qui avait dessiné en 2004 pour la Biennale des antiquaires un décor en capiton incrusté de fibres optiques servant d'écrin à un meuble rare d'Édouard Lièvre. Un clin d'œil au style Napoléon III, revisité par un sol de

verre résolument moderne. Sa *Black Room* pour Ladurée-Harrold's à Londres en 2005 obéit à une semblable rhétorique.

Faire basculer le décor

Ce décor entièrement noir, hommage à l'esprit décadent de Huysmans dans *À Rebours*, est une folie XIX^e. « Tous les meubles XIX^e ont été chinés, mais ce qui fait basculer le décor, ce sont les miroirs convexes et concaves cernés d'expansions de polyuréthane conçus par l'artiste Louis Durot. Tout comme les moulages en staff de cariatides XIX^e dorées à la feuille de palladium, couleur or blanc », ajoute-t-elle. Une forme d'intemporalité que l'on retrouve dans le nouveau salon de thé Ladurée à Ginza (Japon), libre interprétation d'une copie de boiserie de Marie-Antoinette par Jansen acquise en salle des ventes. « Une fois restaurée, la boiserie a servi à élever le dessin de toutes les moulures », explique Alexandre Clément, chef de projet de

l'agence Roxane Rodriguez. « Tous les décors ont été photographiés, reproduits sur un papier métal qui restitue l'éclat de la dorure à la feuille d'argent, inséré dans les moulures resculptées. » Un « salon Entre-lacs », jeu de croisements d'angles et d'entrelacs, ainsi qu'un salon orné de moulures de perles viennent s'ajouter à

En haut : la créatrice et scénographe Roxane Rodriguez.

Page de droite : parfois ponctués d'une lune phosphorescente, de libellules ou de papillons et décorés de branches en fonte d'aluminium inspirées du motif en bois sculpté d'un lit à baldaquin de Gabriel Viardot, les vitraux aux alvéoles irrégulières ont été réalisés par les ateliers Duchemin. Les motifs en relief sur les murs, qui reproduisent les alvéoles des vitraux, ont été exécutés en staff par la société SOE. À droite, on aperçoit les feuilles d'argent posées par les artisans des ateliers Mériquet-Carrère, spécialisés dans la peinture et la dorure.





Pour reproduire en relief les alvéoles des vitraux sur les murs, le staffeur a numérisé le dessin des vitraux sur le logiciel Autocad et l'a imprimé sur un calque de plusieurs mètres de long. Le dessin a été reproduit sur une plaque de plâtre puis gravé en arrondi selon la largeur du trait.

cette réinterprétation contemporaine de l'univers de Marie-Antoinette, où tous les meubles d'inspiration Louis XVI ont été dessinés.

Chrysalides et papillons

Pour l'heure, cette passionnée du Japonisme met la dernière main au bar Ladurée de la rue Lincoln à Paris, où elle détourne les codes Napoléon III de la maison de l'avenue des Champs-Élysées toute proche. Pour ce nouvel espace, Roxane Rodriguez s'est inspirée d'un lit à baldaquin de Gabriel Viardot, pionnier du mobilier sino-japonais au XIX^e, qu'elle avait acheté à l'Hôtel Drouot en 1987. Une branche en bois sculpté qui s'enroule autour de l'un des montants du lit est reprise sur les vitraux et sur les murs, tout comme les motifs japonisants du meuble. Le bar courbe en résine, qui surgit comme l'étrave d'un bateau depuis le mur du fond, est surplombé d'une corniche ornée d'une frise identique. Aux alvéoles irrégulières des vitraux réalisés par les ateliers Duchemin répondent d'étonnants tabourets chrysalides spécialement dessinés pour le lieu. « Les prototypes ont été réalisés par le métallier Christian Rolland de Rengervé. Un fou gé-

nial qui a fait des copies de voitures Delage, conçu la voiture du film *L'As des as* pour Belmondo et travaillé pour Paulin et César », s'enthousiasme la jeune femme. Sur les vitraux, des papillons exécutés par un restaurateur de porcelaine filent la métaphore du temps qui passe, depuis la chrysalide jusqu'au papillon.

Télescoper les époques, tel est le pari de la créatrice, qui a fait réaliser par le miroitier Dichamp à Troyes un comptoir en verre bouillonné doré à la feuille de palladium par l'atelier Gohard, dans lequel viennent se refléter d'innombrables variations de lumières colorées. Ce vaisseau échoué en plein Paris, où se conjuguent les savoir-faire des meilleurs artisans d'art, a notamment fait intervenir l'entreprise SOE. La maison centenaire est spécialisée dans la restauration et la création de décors intérieurs en stuc, cet enduit décoratif imitant la pierre ou le marbre utilisé depuis l'Antiquité, et en staff, plâtre armé qui permet par moulage la réalisation d'ornements d'architecture : corniches, moulures, coquilles, rosaces, etc. À son actif, la restauration récente du musée de la Chasse, du Petit Palais, du musée des Arts décoratifs à Paris ainsi que de nombreux chantiers

privés pour des décorateurs et des antiquaires. Pour le bar de la rue Lincoln, la corniche ornée d'une frise et les ornements sur les murs, qui reproduisent en relief les alvéoles des vitraux, ont été conçus en staff. « Le dessin des vitraux de Roxane Rodriguez a été numérisé sur le logiciel d'architecture Autocad, imprimé sur un calque de plusieurs mètres de long, reproduit sur une plaque de plâtre puis gravé en arrondi selon la largeur du trait », explique Patrick Charbonnier, chef d'atelier de la SOE. « On obtient alors un moulage en plâtre teinté très dur, armé de fibre de verre. » Le motif en relief est ensuite démoulé et confié aux ateliers Mérieux-Carrère, spécialisés dans la peinture et la dorure, pour être peint à la façon des vitraux.

Peau de silicone

À cela vient s'ajouter une technique de moulage au silicone pour les motifs japonisants et la branche provenant du lit à baldaquin de Gabriel Viardot. « Toute la difficulté consistait à prendre l'empreinte de tous ces éléments sans démonter la tête de lit », poursuit Alexandre Clément. « Celle-ci a été posée à plat sur une dalle, entourée d'un bord, et du silicone a été cou-



Dans les ateliers de la maison centenaire, le staffeur fabrique ensuite un moule en plâtre teinté armé de fibre de verre.



Le motif en relief est ensuite démoulé par le chef d'atelier Patrick Charbonnier avant d'être confié aux ateliers Mériquet-Carrère pour être peint.

lé sur l'ensemble. Par-dessus cette peau en silicone un moule en plâtre est fabriqué. Une fois démoulée, la peau de silicone souple est reposée à nouveau dans la chape de plâtre pour reprendre sa forme initiale. » On tire de ce moule en plâtre des épreuves en résine qui sont ensuite confiées au fondeur, qui recrée la branche et les éléments du baldaquin en fonte d'aluminium, avant de les fixer sur les vitraux. Une fois de plus, Roxane Rodriguez n'a pas choisi la simplicité. Parallèlement, elle s'amuse à dessiner pour son agence une collection de meubles « codés » inspirés d'un texte d'un philosophe de Thèbes, Cébès. À charge pour le visiteur de les décrypter... ■

bloc-notes

À VOIR

- Ladurée, Le Bar (13, rue de Lincoln, 75008 Paris - www.laduree.com). Ouverture mi-septembre.
- Agence Roxane Rodriguez (18, rue de Seine, 75006 Paris - 01 44 32 11 10), uniquement sur rendez-vous.
- SOE Stuc & Staff (204, rue de la Croix-Nivert, 75015 Paris - 01 45 57 47 33).
- Atelier Mériquet-Carrère (84, rue de l'Abbé-Groult, 75015 Paris - 01 48 28 48 81).



Le résultat final : le staff a été peint dans de subtiles nuances aquatiques et les reliefs argentés à la feuille puis délicatement « brunis », c'est-à-dire polis.

histoire d'un lieu



Des panneaux en cuir gaufré, à décor chinois d'oiseaux et de branches de pêcher fleuries sur fond or, provenant d'un paravent du XVIII^e siècle, ont donné son nom au salon des Cuirs dont ils couvrent les murs.

A photograph of a highly ornate, historic interior room. The walls are covered in dark wood paneling with intricate carvings and painted scenes. A large, multi-tiered chandelier hangs from the ceiling. In the foreground, a round wooden table and a chair are visible. The overall atmosphere is one of grandeur and historical elegance.

La Vaupalière, une demeure hors du temps

texte Valérie Bougault photos Jacques Pépion

Acquis par Axa, la célèbre compagnie d'assurances, l'hôtel parisien de La Vaupalière, édifié au XVIII^e siècle, a retrouvé son lustre et son charme d'antan, grâce à une longue restauration menée par le décorateur François-Joseph Graf et les meilleurs artisans (Mériguet-Carrère, Lesage, Declercq...) depuis une dizaine d'années.



Ce fut une sorte de luxueuse *folie*, bâtie dans un coin de campagne où les cerisiers déversaient leur manne de fruits rouges aux enfants des faubourgs. C'est aujourd'hui la propriété d'une compagnie d'assurances, cassette précieuse d'un art de vivre révolu, enserrée dans un décor d'immeubles futuristes. On aura compris le pourquoi de cette transformation si l'on précise que le

parc de l'hôtel de La Vaupalière touchait, lorsque la demeure fut bâtie, en 1768, à une belle perspective plantée d'ormes baptisée, sous le règne de Louis XIV, avenue des Champs-Élysées...

Retour aux origines : Louis-Marie Colignon, architecte du roi, acquiert en 1765 une parcelle étroite et toute en longueur qui court donc de l'avenue triomphale, au coin de l'allée des Veuves (l'actuelle

avenue Montaigne) à la rue du Faubourg-Saint-Honoré, ainsi nommée depuis 1702. Elle succède à la chaussée du Roule, chemin médiéval qui conduisait jadis de Paris au village du Roule. Au début du XVIII^e siècle, le quartier a gardé son caractère agricole. Ce décor champêtre va disparaître dans le grand mouvement de spéculation immobilière qui saisit l'époque. Foin des chaumières, de beaux hôtels les remplacent et le faubourg Saint-Honoré rivalise d'élégance avec le faubourg Saint-Germain. Colignon marche avec son temps. Il devient propriétaire de la petite maison des Teillard, puis rachète la propriété mitoyenne des Crozat de Thorigné, sur laquelle est installée une brasserie de bière. Il fait raser le tout et construit tambour battant, entre cour et jardin, une splendide demeure, conçue comme une maison de rapport. Il la loue donc presque aussitôt au marquis de La Vaupalière qui y emménage le 1^{er} octobre 1769, locataire « à vie » pour la somme de onze mille livres de loyer annuel.

Ô les beaux jours

« *Splendide* » est un faible mot pour désigner ce qui sera, jusqu'à la Révolution, l'une des demeures les plus élégantes et l'un des salons de Paris les plus fréquentés par une noblesse avide de plaisirs et qui joue son tableau final avant le baisser de rideau. Pierre Maignart, marquis de La Vaupalière, est premier sous-lieutenant des mousquetaires du roi, et surtout l'un des fleurons des tables de jeu de la capitale où il s'assoit avec les princes de Condé ou de Soubise, le comte de Genlis ou le duc de Chartres... Son épouse, Diane de Clermont d'Amboise, préfère

Ci-contre, en haut : côté jardin, la façade de l'hôtel est restée à peu près fidèle au dessin (1768) de Louis-Marie Colignon.

En bas : dans l'antichambre du rez-de-chaussée, grands panneaux Arabesques de style étrusque, par Jean-Démoshène Dugourc, en 1780.

Page de droite : dans le hall d'entrée, l'escalier d'origine et le sol pavé de noir et blanc conjuguent sobriété et élégance.

L'hôtel de La Vaupalière

la compagnie de Voltaire en son salon et même celle de Beaumarchais, dont le très subversif et très prémonitoire *Mariage de Figaro* sera lu chez elle, en 1783. Les amis du marquis raffolent de ses fêtes, prodiges de raffinement et de luxe. Lors d'un inoubliable souper de mariage, en 1788, on vit une rivière où frétilaient de vrais (petits) poissons traverser la table des convives au milieu d'un paysage miniature digne des *Voyages de Gulliver* ! Et qu'il fut agréable d'admirer le feu d'artifice imaginé par Ruggieri dans le jardin enchanteur où avaient été apportés à grands frais chèvrefeuilles, acacias, sycomores et jasmins, et de s'égarer dans les charmilles et le labyrinthe ! Un décor végétal digne de la demeure élevée par Colignon. La façade sur cour, restée jusqu'à nos jours telle qu'il l'avait dessinée, s'élève sur un corps de logis divisé en sept travées d'ouvertures rectangulaires, dont trois centrales ornées de frontons cintrés et d'un couronnement de personnages en acrotère. Le néo-classicisme et tout son cortège de folies antiques pointent à l'horizon, avec la prédilection que l'on sait pour les motifs de décoration intérieure dans le goût grec ou étrusque. Les meilleurs artisans, ébénistes tels que Pierre Garnier, dont on sait qu'il livra au marquis un secrétaire en laque du Japon au décor d'oiseaux et de plantes, ou le bronzier Caffieri, contribuent à l'aménagement des lieux.

La valse des propriétaires

La Révolution sonne le glas des beaux jours de La Vaupalière. L'hôtel, considéré à tort comme bien d'émigré, est séquestré, le mobilier saisi et dispersé en l'an III. Les héritiers de Colignon auront toutes les peines du monde à récupérer leur bien devenu, après enchères, la guinguette du limonadier Cathenois. Enfin, rétablis dans leurs droits en 1799, ils vendent la propriété en 1802 à Pierre-Louis Roederer, conseiller d'État sous Bonaparte et pair de France sous Louis-Philippe. D'esprit pragmatique, il transforme les remises en logements de rapport, ampute une partie du parc pour y



construire un hôtel loué également. À sa mort en 1835, le comte Lehon, ambassadeur du roi des Belges en France, se porte acquéreur de la vaste demeure qui retrouve sa notoriété grâce aux bals qu'y donne son épouse, Fanny Mosselmann, dont le charme étincelant ravira le duc de Morny et toute la cour de Napoléon III. La valse des propriétaires se poursuit, et les Lehon vendent à la comtesse de Molé en 1843. C'est alors qu'intervient l'architecte Louis Visconti, célèbre pour son hôtel de Pontalba, actuelle résidence de l'ambassadeur des États-Unis. Il modifie probablement l'entrée de l'hôtel en flanquant le perron de deux vestibules vitrés, et peut-être en supprimant les pavillons. L'alignement des ailes sur l'avant-cours central, côté jardin, pourrait aus-

si dater de cette époque. À moins que cette modification ne soit le fait des Lyne-Stephens, propriétaires de 1856 à 1875. Ces derniers céderont les lieux à la baronne Gérard, nièce par alliance du peintre, et une certaine stabilité règnera enfin, puisque l'hôtel restera dans la même famille jusqu'en 1947. Mais son histoire est une succession de désenchantements et d'amputations. Le baron Gérard a revendu l'entrée et les communs de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et l'on entre par l'avenue Matignon, dont l'élargissement, en 1913, réduira encore la taille du terrain. Le jardin cède la place à la rue Rabelais et aux immeubles qui la bordent. Une cocasserie, cependant : les deux filles du baron héritent en indivision, l'une de l'hôtel, l'autre du jardin



qui inclut le perron de la maison ! Une répartition aussi baroque explique que la maison est vendue en 1947 à l'UAP et le jardin, en 1957, à la Banque des Comores et de Madagascar, qui fait construire un immeuble au 23, avenue Matignon, entré en 1982 dans le patrimoine des Mutuelles Unies, lesquelles deviennent AXA en 1985. La compagnie d'assurances décide d'y installer son siège. L'hôtel, lui, a abrité la maison de cou-

ture Maggy Rouff, puis le journal « *Le Figaro* ». Le remembrement se fera par le biais d'un échange de biens conclu avec l'UAP et sa réalisation architecturale est confiée à Ricardo Bofill. La façade de l'hôtel est préservée des aléas climatiques par une structure de métal et de verre, posée comme un plafond. Ainsi isolée, elle prend des allures de décor de théâtre. Et c'est bien de théâtre qu'il s'agit car

l'hôte convié à franchir les portes de l'hôtel de La Vaupalière, franchit en vérité celles d'un monde révolu, peut-être celui de la fameuse « *douceur de vivre* » que regrettait Talleyrand. La restauration intérieure a été confiée au décorateur François-Joseph Graf qui, après avoir étudié les archives en collaboration avec les Monuments historiques, a rendu son âme à la vieille maison. D'un seul pas, on plonge dans l'atmosphère d'une grande demeure du XVIII^e siècle. Dans le hall d'entrée, le sol en damier montre une pierre blanche légèrement plus usée que le marbre noir, comme seules peuvent l'avoir amoindrie deux ou trois générations de propriétaires. Sobriété du grand escalier de pierre, soulignée par l'élégance d'une console estampillée Weisweiler, beauté évanescence des voilages en mousseline peinte comme les aurait aimés Marie-Antoinette, spirituel décor étrusque des panneaux de Jean-Démouthène Dugourc ou spectaculaire foisonnement d'or et de couleurs sur cuir gaufré... tout ici contribue à rendre à cette maison, étrangement orpheline, son histoire oubliée. Et parfois même, alors que le regard effleure la tapisserie rose d'un canapé de Nicolas Heurtaut, l'oreille croit entendre le roulement des dés à la table de trictrac du marquis de La Vaupalière. ■

bloc-notes

À VOIR

■ L'hôtel de La Vaupalière (25, avenue Matignon, 75008 Paris), Monument historique, n'est pas accessible au public.

À LIRE

■ Le hors-série de « *Connaissance des Arts* » (livre cartonné, 68 pp., env. 80 ill., 20 €).

Ci-contre, en haut : la salle à manger est éclairée par un lustre en argent créé en 1837 par Garrard à Londres, pour le marquis d'Abecorn. **En bas :** dans le grand salon, les fauteuils et le canapé de Nicolas Heurtaut proviennent du château des La Rochefoucauld.

Page de droite : céladons sur une commode de Weisweiler, pour accompagner une nature morte peinte par Alexandre-François Desportes en 1727.

